
M É M O I R E S

DE LA SOCIÉTÉ D'HISTOIRE ET D'ARCHÉOLOGIE DE

BRETAGNE

T O M E C • 2 0 2 2

CONGRÈS DU CENTENAIRE 100 ANS D'HISTOIRE DE LA BRETAGNE



ACTES DU CONGRÈS DE RENNES 2-5 NOVEMBRE 2021

COMPTES RENDUS BIBLIOGRAPHIQUES
CHRONIQUE DES SOCIÉTÉS HISTORIQUES

Conclusions

Monsieur le président, cher Bruno, chères et chers collègues, mesdames et messieurs, commençons par répondre à la question à la mode quand j'avais vingt ans : « D'où parles-tu, camarade ? » Eh bien, la réponse ne tarde pas : je vous parle du haut – ou du loin – de ces vingt ans-là, qui se situent, précisément, en 1968. L'époque où – Bruno Isbled me l'a confirmé, documents en mains – j'étais membre (le benjamin, dans mes souvenirs) de la Société d'histoire et d'archéologie de Bretagne et de quelques autres lieux savants où brillaient un Jacques Brejon de Lavergnée ou un Barthélemy Pocquet du Haut-Jussé. L'époque où je fréquentais le bâtiment néo-gothique construit par Béziers-Lafosse place Saint-Melaine, au centre duquel, dans un empilement de cartons d'archives qui me laissait rêveur, trônait la figure – pour moi intimidante – d'Henri-François Buffet. L'époque où Pierre Riché était sur le point de me convaincre de travailler sur le haut Moyen-Âge, l'époque où Jean Delumeau – je m'en suis expliqué une quarantaine d'années plus tard dans un « livre de gratitude » à lui consacré – élargissait soudain mes horizons en apprenant à un petit cercle d'étudiants, réunis autour de lui, qu'il s'était engagé dans une enquête sur l'histoire de la Peur.

Tous ces souvenirs sont fort agréables, je l'avoue, mais ils ne prennent aujourd'hui tout leur sens que parce qu'ils sont à confronter à une situation plus délicate, celle où, cette fois un demi-siècle après, il est demandé à ce jeune historien, devenu vieil historien, de tirer les « conclusions » de votre congrès. Mot redoutable, assurément, même si l'habitude des fins de congrès est de le relativiser par le pluriel, et, sans doute, mission impossible. Car de quel type d'exercice s'agit-il ? Pas d'un bulletin bibliographique, bien sûr, mais pas non plus d'un texte ayant vocation de synthèse – surtout ici où la plupart des communications ont été en elles-mêmes autant de synthèses et, souvent, de synthèses historiographiques.

Comme souvent, la réponse est à rechercher dans les circonstances qui nous réunissent : le congrès séculaire d'une société savante régionale. La notion de congrès intègre, plus que celle, apparentée, de colloque, une forme de convivialité dont l'apogée, on le sait bien, se situe au moment du banquet. Mais la dimension anniversaire signifie aussi – et surtout – que l'objet dudit congrès en est aussi le sujet. Bruno Isbled nous l'a rappelé dans son intervention : l'histoire de la SHAB – le « petit nom » de cette société – est à l'image de l'histoire intellectuelle du siècle en

question. Au lendemain de la Première Guerre mondiale – le lien avec la conjoncture paraît clair, dans le prolongement de l'esprit d'« union sacrée » de 1914, sinon de 1917 –, il s'est agi de bâtir une société contre le modèle, jusque-là prédominant, de l'Association bretonne, une société qui mettrait donc la Science au-dessus de l'Idéologie, où un Joseph Loth pourrait siéger aux côtés d'un M^{re} Duchesne – au reste prélat atypique, très libre à l'égard de l'institution ecclésiastique. La résultante de cette conjoncture et de ce choix intellectuel a été pointée par Bruno Isbled, bien placé pour le dire : l'arbitrage du nouveau match – celui du xx^e siècle, après le match, proprement idéologique (droite/gauche), du xix^e siècle – entre les deux figures de l'érudit local et de l'universitaire s'est fait sous l'égide des archivistes-paléographes – certains parleront d'un véritable « club chartiste ». Et c'est alors que le sens de ce siècle s'éclaire au travers d'un mouvement simple : le rapprochement continu de la SHAB avec la recherche universitaire. Dès lors les trente communications de ce congrès – enrichies d'une table-ronde – pouvaient se répartir entre trois déclinaisons : s'agissait-il de parler de la SHAB en soi, ce qui revient à dire qu'on cherchera alors à la situer par rapport aux autres sociétés savantes, en n'oubliant pas que le Comité des travaux historiques et scientifiques (CTHS) – cela nous fut rappelé – en rassemble trois mille cinq cents ? D'une simple mise au point de l'état de la recherche ? Ou de prendre, au cas par cas, la SHAB comme métonymie d'une historiographie ? Un peu de tout cela, sans doute, mais qu'on essaiera maintenant de regrouper autour de deux axes : ce congrès aura été le temps et le lieu d'une mise en lumière des paramètres déterminant de la discipline historique. Il aura été aussi ceux de l'examen de la résultante historiographique desdits paramètres.

Les paramètres déterminants en question sont de trois ordres : les uns appartiennent à la catégorie des déterminations internes à ladite discipline, d'autres doivent être rattachés à ses dynamiques propres, enfin il importe de tenir compte des historiographies à forte coloration idéologique.

1.1

Je sélectionnerai trois déterminations internes : l'évolution des institutions universitaires, celle des pratiques historiographiques et celle de la technologie de la recherche. Cette dernière n'est pas la plus déterminante, et il n'y a rien de surprenant à ce qu'on puisse en observer les effets dans un secteur comme l'archéologie où, par exemple, les progrès dans le domaine des techniques d'analyse des os calcinés modifient d'autant les résultats obtenus. On comprend de même assez bien pourquoi la pratique, longtemps exemplaire à partir de Guizot, de l'édition de textes – sorte de reprise laïcisée et étatisée du programme mauriste – a cessé d'irriguer la bibliographie des érudits de la SHAB, désormais de plus en plus souvent concurrencés sur ce terrain par les nouvelles équipes de recherche spécialisées, rattachées au xx^e siècle à des universités ou au CNRS. À ce stade on peut cependant avancer l'hypothèse que le principal moteur du changement a tenu à l'évolution des institutions universitaires.

On a pendant ce congrès évoqué le grand basculement qu'avait représenté, au long de la seconde moitié du ^{xx}^e siècle, l'explosion – le mot n'est pas excessif, à considérer la chose – des lieux universitaires et des effectifs afférents et, corrélativement, l'inflation de la production scientifique issue de ces institutions, phénomène auquel fait écho le déclin – proche de la disparition – de la figure du prêtre érudit, très présent dans les sociétés savantes du ^{xix}^e siècle. Plus finement encore il allait aller de soi que les sociétés savantes du ^{xx}^e siècle ne pouvaient pas ne pas répercuter en leur sein diverses tendances centrifuges ou autonomistes. À la seconde peut se rattacher le maintien, au sein de la SHAB, de l'ancienne et riche tradition de l'histoire du droit, à la première l'essor d'une histoire de l'art qui peut désormais s'adosser à des départements spécifiques, détachés des départements d'histoire – l'orateur peut témoigner d'avoir assisté et modestement participé dans les années 1960 à l'installation du département d'histoire de l'art de l'université de Rennes, sous l'égide de la forte personnalité d'André Mussat –. De l'évolution des rapports de forces entre spécialités témoigne le programme de ce congrès, où l'archéologie reste peu présente et l'histoire de l'art très peu présente, non par désintérêt ou ostracisme mais soit parce que ces spécialités ont suscité au ^{xx}^e siècle des associations et/ou des périodiques spécifiques – telle, pour l'archéologie, la *Revue archéologique de l'Ouest (RAO)* –, soit parce que la dimension bretonne de la recherche aura disparu – comme en témoigne l'interruption, en 1995, de la revue *Arts de l'ouest*.

1.2

Plus en profondeur il importe, à ce stade, de tenir compte des dynamiques propres à la discipline. La plus évidente serait à corréler à une sorte de physique historiographique qui voit des objets et/ou des problématiques connaître des fortunes contrastées suivant les époques, souvent en raison inverse de leur fortune antérieure. À ce vague *Zeitgeist* peuvent être rattachées les guerres de Religion, la Révolution française ou la Première Guerre mondiale – on aura remarqué que ces trois périodes ont en commun d'être des moments de grande violence, pour ne pas dire des grands traumatismes collectifs. Le lien avec la conjoncture peut être aussi de nature plus proprement historiographique, *via* divers relais régionaux. Ainsi les programmes de recherche initiés au long des Trente Glorieuses par le Comité d'histoire de la Seconde Guerre mondiale mobilisent-ils, pendant une génération, les « correspondants » départementaux du Comité, ainsi les départements d'histoire des universités bretonnes – passées en cinquante ans (1945-1995) de une à quatre – reflètent-ils de manière précoce l'influence de l'« École des *Annales* », résumable dans le sous-titre de la revue éponyme : « Économies, Sociétés, Civilisations ». Notons, sur ce plan, le rôle pionnier joué par un Jean Delumeau et un Pierre Goubert.

Cette homologie se traduira significativement par une délocalisation des perspectives historiographes et historiques. Ce congrès en a témoigné, par la présence – directe ou indirecte – de plusieurs chercheurs étrangers, devenus autant de références incontournables dans leur domaine, tels James B. Collins, Michael Jones, Gwyn

Meirion-Jones ou Elizabeth Tingle. Mais il en a témoigné plus largement encore par la forte visibilité des perspectives comparatives, qui ont conduit à replacer – et, parfois, à relativiser – ici les migrations bretonnes et non-bretonnes au haut Moyen Âge ou la réforme grégorienne, là le processus d'intégration au domaine royal (la Bretagne n'est pas le seul duché qui, à la fois, résiste à la mise sous tutelle et finit par s'incliner) ou le poids de la Ligue pendant les guerres de Religion.

1.3

Ce qui précède peut souvent s'éclairer par la prise en compte des historiographies à forte coloration idéologique – et là, on touche, en effet, à une spécificité régionale, qui n'est pas historique mais historienne puisqu'elle s'est manifestée au travers de toute une historiographie cléricale et de toute une historiographie bretonniste. Le poids de la première se mesurera, par exemple, dans le jugement de valeur positif qui guidera longtemps et *a priori* toute étude sur la réforme grégorienne, magnifiée par des clercs mais aussi par des laïques qui les suivent « religieusement », à l'instar de la lecture « tridentine » qui peut être faite du travail d'évangélisation d'un terroir très éloigné, à cette époque, d'être érigé en modèle de chrétienté.

On aura noté au passage que lesdites réformes venaient de l'extérieur : c'est sur de tout autres bases que va essayer de se construire une historiographie bretonniste, s'étagant, suivant les auteurs et les collectifs dont ils se réclament, du régionalisme au nationalisme. Elle marquera leurs lecteurs et leurs disciples en sous-estimant le ^{xiii}e siècle, en noircissant la dynastie des Dreux, en enjolivant celle des Montforts, en justifiant l'usage du concept d'« État breton » à la fin du Moyen Âge, en glosant sur la cohérence et l'inachèvement d'un projet principautaire, etc. On reconnaîtra là le portrait standard de toute une production érudite mais, surtout, de toute une vulgarisation encore très présente dans le paysage éditorial.

2.

La résultante historiographique de ces paramètres a été mise en lumière à plusieurs reprises tout au long de ce congrès.

2.1

Elle passe d'abord par une incessante reconfiguration théorique. Le meilleur exemple en sera la cristallisation, relativement récente, autour de la notion d'« Âge d'or », qui traduit d'abord la substitution à un regard politique – des Montforts aux chouans, en passant par la Ligue ou La Chalotais – d'un regard privilégiant désormais l'économico-social. La belle publication récente (numéro 99 des *Mémoires*) de la SHAB non sur tel ou tel conflit idéologique mais sur les « Les épidémies en Bretagne » en témoigne encore clairement. Mais en participe tout autant le mouvement

culturaliste, qui permet une analyse renouvelée de la production hagiographique (le « réveil de la Belle au bois dormant » salué par mon vieux maître Pierre Riché), où l'hyper-criticisme se retrouve retourné dialectiquement par le recours à une démarche plus empathique. Ce renouvellement est rendu possible – en même temps qu'il la rend possible – par la « révolution documentaire » de l'historiographie de la réforme grégorienne ou de celle de la Seconde Guerre mondiale. L'approche par le genre – qui synthétise politique et économique-social – annonce à cet égard certaines relectures, en particulier sur ces deux pont-aux-ânes de l'historiographie de la Bretagne que sont Anne de Bretagne et la Révolution française.

On assiste dès lors à l'émergence d'une figure de la Bretagne plus « à l'unisson » des figures contemporaines que les générations antérieures ne l'ont cru et donc vu et, dans une dialectique classique de l'espace et du temps, à celle d'un espace breton souvent moins pertinent que des espaces ici plus limités (infra-régionaux), là plus larges (supra-régionaux), sans oublier l'intérêt d'une analyse substituant au gradient standard est-ouest un gradient nord-sud. On retrouve ici l'hypothèse exposée par Michel Foucault, citée lors de congrès : « Ce qu'on trouve, au commencement historique des choses, ce n'est pas l'identité encore préservée de leur origine, c'est la discorde des autres choses, c'est le disparate. »

2.2

Faut-il, de tout ce qui précède, en conclure qu'après cela il ne resterait plus trace de particularité bretonne ? Ce serait excessif et, surtout, absurde, ne serait-ce que, déjà, par la nécessité devant laquelle se retrouve le chercheur de préciser dans quelle mesure il va se situer par rapport aux logiques identitaires qui, majoritairement, l'ont précédé sur tel ou tel terrain. Le programme de ce congrès a donc confirmé le poids exercé dans cette région par une certaine donnée physique – le rapport à la mer, déclinable de multiples façons, depuis la frontière maritime d'État jusqu'aux zones de protection du patrimoine architectural, urbain et paysager – et par une certaine donnée culturelle – qui permet de rappeler le rôle, depuis Joseph Loth, de la SHAB et de l'Université dans la promotion de la philologie et de la linguistique celtiques. On rejoint là le programme que s'étaient donné les initiateurs du Musée de Bretagne il y a quinze ans : « présenter la singularité de la Bretagne dans ses dimensions universelles ». L'intérêt de toute une tradition d'histoire du droit pour ce qu'elle n'hésite pas à appeler un « droit breton » en a fourni la meilleure preuve.

2.3

Mais la vertu ultime de ce congrès, dans sa structure même, s'est peut-être située ailleurs, comme lieu et temps d'une autre relativisation, celle de l'approche traditionnelle – qu'on pourrait qualifier de corporatiste – de l'historiographie, comme l'a prouvé la table-ronde du dernier jour. On ne peut pas dissenter d'histoire de l'histoire

en limitant celle-ci à sa variante universitaire et en ignorant, symétriquement, la place qu'a occupée dans le champ l'histoire des militants régionalistes et / ou celle des historiens non-universitaires, l'une et l'autre porteuses d'un projet d'« histoire populaire ». L'enjeu a été ici d'autant plus perceptible qu'on a su faire place à ces institutions en charge de la médiation historique que sont par excellence les musées ou les maisons d'édition : à ce stade il importe de rappeler que la Bretagne a été, ces dernières décennies, le lieu de deux expériences remarquables dans chacun de ces domaines, dénommées respectivement « Musée de Bretagne », depuis la révolution scénographique de Georges-Henri Rivière, relayée par la révolution intellectuelle de Jean-Yves Veillard, et « Presses Universitaires de Rennes », édifiées à main d'homme par Pierre Corbel. Au-delà de ces formes instituées il faudrait, au reste, faire sa place à la fiction historique, sous ses divers avatars – littéraire, audiovisuel mais aussi spectaculaire, qu'il s'agisse de la Vallée des Saints ou de son symétrique laïque à Carhaix : on voit que l'histoire est décidément plus large que ce qu'on enseigne sous ce nom.

Ainsi en revient-on à la question initiale de l'identité et de la fonction d'une société comme la SHAB. Au moment où j'y adhérais, je participais aussi à un concours national, typique de l'émergence de cette sensibilité nouvelle, agrégative des différentes historiographies mentionnées précédemment et qui allait recevoir son nom de baptême quelques années plus tard : le « patrimoine ». J'en fus lauréat avec un triple dossier de « chefs-d'œuvre en péril » (c'était la formule, en ce temps-là) : la chapelle Saint-Yves de Rennes, le cloître de Saint-Melaine et le site médiéval de Chevré. Sans en avoir conscience, je testais alors la polyvalence de ce que devrait être une société savante, autrement dit la sociabilité vers laquelle convergent trois cheminements : celui du chercheur, celui du conservateur et celui de l'amateur. Ce dernier terme n'a rien d'incongru ni de dévalorisant car y a-t-il meilleure définition du tropisme qui unit ces trois acteurs que celle qui fait intervenir l'amour ? Face au « métier d'historien », de Marc Bloch, il est bon que l'« apologie pour l'histoire », du même, soit illustrée comme le mouvement l'est : en marchant.

Pascal ORY
de l'Académie française

VOLUME I

Le congrès de Rennes

Alain CROIX – Soixante années d'histoire en Bretagne

Bruno ISBLED – La Société d'histoire et d'archéologie de Bretagne, 1920-2021

Françoise MOSSER – Entre érudition et convivialité : souvenirs de la SHAB il y a cinquante ans

Pierre-Yves LAMBERT – La philologie celtique à Paris depuis un siècle

Ronan CALVEZ – Une présence, en creux : la langue bretonne dans les *Bulletins de la Société d'histoire et d'archéologie de Bretagne* (1920-1974)

Anne VILLARD-LE TIEC, Myriam LE PUIL-TEXIER, Théophane NICOLAS – Les apports récents de l'archéologie sur les Gaulois, vus à travers les pratiques funéraires armoricaines

André Yves BOURGÈS – De M^{re} Duchesne à la Vallée des saints : un siècle d'avatars hagiologiques en Bretagne (1920-2020)

Magali COUMERT – Les migrations bretonnes et britanniques au haut Moyen Âge, un siècle de questionnements

Florian MAZEL – La « réforme grégorienne » en Bretagne entre Église, religion et société : les avatars historiographiques d'une vieille question

Michel NASSIET – La recherche historique sur Anne de Bretagne

Dominique LE PAGE – Union et intégration de la Bretagne à la France, de l'État breton au début du règne de Louis XIV : historiographie et débats

Philippe HAMON – Les guerres de Religion en Bretagne (1560-1598) : tempête dans un âge d'or ? Jeux d'échelle historiographiques

Pierrick POURCHASSE – Les activités maritimes de la Bretagne à l'époque moderne

Olivier CHALINE – La Bretagne et la frontière maritime d'État

Gauthier AUBERT – Vive le roi sans l'absolutisme ? Un siècle d'histoire de la monarchie absolue en Bretagne (1920-2020)

Philippe JARNOUX – Un « âge d'or » ? Regards historiographiques sur la société bretonne des Temps modernes

Solenn MABO – La Révolution en Bretagne trente ans après le Bicentenaire : une question toujours vivante ?

Christian BOUGEARD – L'historiographie de la Seconde Guerre mondiale en Bretagne : construction, champs, enjeux

Yvon TRANVOUEZ – Essor et déclin d'une historiographie régionale : l'histoire religieuse de la Bretagne contemporaine (1985-2021)

Isabelle GUÉGAN, Brice RABOT – L'histoire rurale de la Bretagne depuis un siècle

VOLUME II

Gwyn MEIRION-JONES, Michael JONES – Deux chercheurs gallois sur le terrain breton. Un demi-siècle d'aventures

Daniel LE COUÉDIC – Un siècle d'urbanisme à la mode de Bretagne

Jacqueline SAINCLIVIER – Les femmes dans les sociétés historiques de Bretagne

Sébastien CARNEY – Le roman national des nationalistes bretons (1921-aujourd'hui)

Philippe GUIGON – Le « A » de SHAB : « archéologie » ou « amnésie » ?

Yann CELTON – Un type clérical, les prêtres érudits. L'exemple des clercs historiens et historiens de l'art en Bretagne au XX^e siècle

Thierry HAMON – Un siècle de recherches en histoire du droit breton (1920-2021)

Cyprien HENRY – Les sociétés historiques et l'édition des sources en Bretagne au XX^e siècle

Manon SIX – L'histoire de Bretagne au Musée de Bretagne

Jean-Luc BLAISE – Table ronde. Les sociétés historiques et la protection du patrimoine, hier et aujourd'hui

(participants : Christine JABLONSKI, Michèle Le Bourg, Solen PERON, Alain PENNEC, Christophe MARION)

Pascal ORY – Conclusions

Denise DELOUCHE – Vingt-cinq ans d'expositions et de publications en Bretagne sur la peinture

Isabelle BAGUELIN, Cécile OULHEN, Hervé RAULET, Xavier de SAINT CHAMAS – La Conservation régionale

des Monuments historiques de Bretagne : dix ans d'activités

COMPTES RENDUS BIBLIOGRAPHIQUES

Publications des sociétés historiques de Bretagne en 2021

40 € (pour les 2 volumes)



SHAB

FÉDÉRATION DES SOCIÉTÉS HISTORIQUES DE
SOCIÉTÉ D'HISTOIRE ET D'ARCHÉOLOGIE DE BRETAGNE